

PELERIN

PELERIN

LA SEMAINE A DU SENS



LES PIONNIERS DE LA SOLIDARITE SPONTANEE

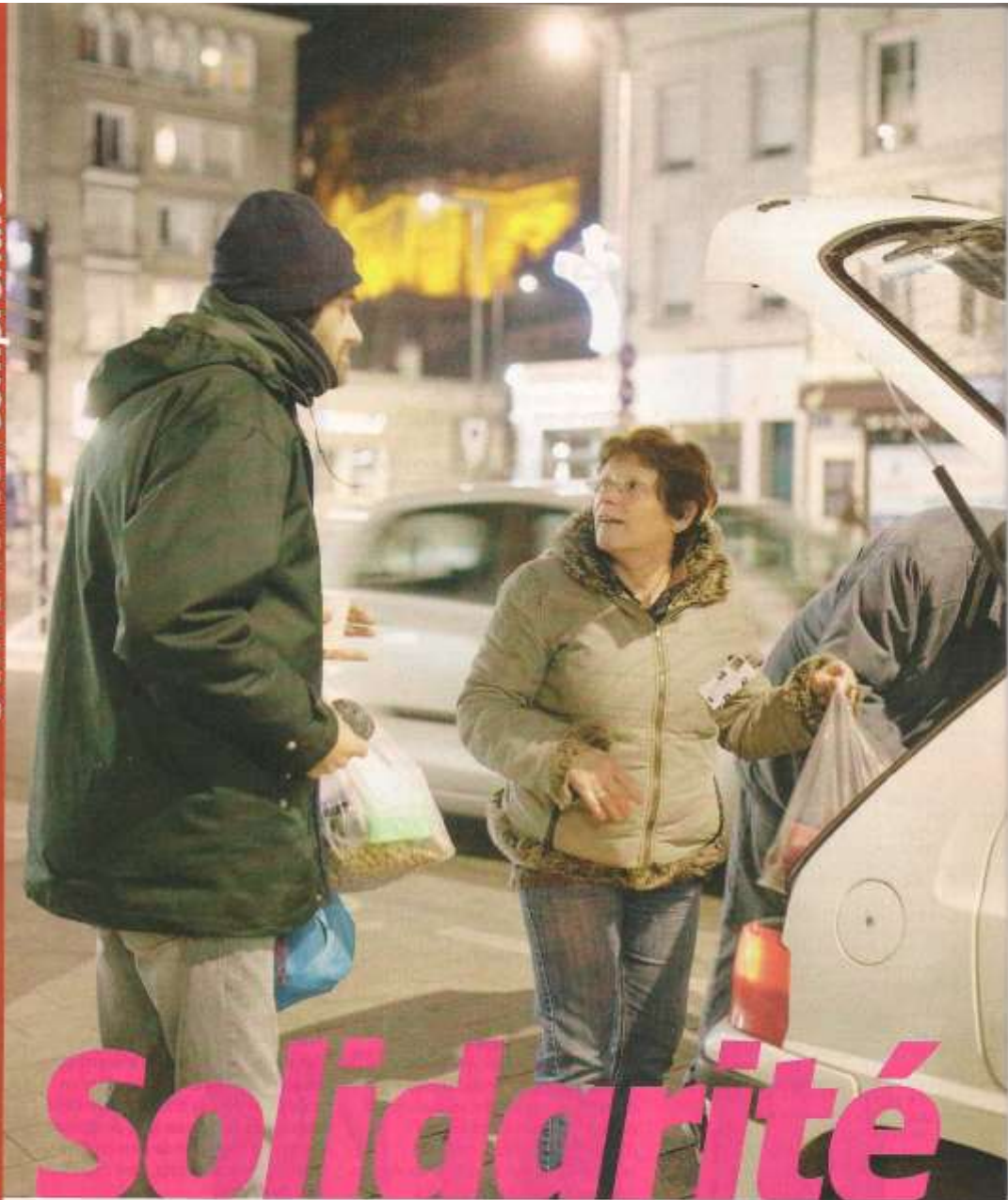
N°16900 • JEUDI 26 FEVRIER 2015
WWW.PELERIN.COM

Violences au Niger
Des chrétiens témoignent



Boyard

UN TEMPS POUR comprendre



Solidarité

Les indépendants

EN VENTE EN LIBRAIRIE À 10,90 € (TVA INCLUSE) AU PRIX DE VENTE

4 → PÉLERIN N° 6900 • 25 février 2015

notre enquête

Face à la misère, les citoyens s'organisent. **Ils sont de plus en plus nombreux, individuellement ou regroupés en associations indépendantes, à venir en aide de manière spontanée aux plus démunis.** Ils inventent de nouvelles façons d'agir et bousculent le monde associatif. Une véritable dynamique, source de questionnements mais surtout d'espoir et d'innovations.

PAR MARIE-VALENTINE CHAUDON

PENDANT TOUT L'HIVER, chaque lundi soir, Cathy, 56 ans, est au rendez-vous. Vers 18 h 30, elle gare sa Peugeot 106 blanche sur la place du marché de Poitiers (Vienne). Le coffre de la voiture est plein à craquer : une grande marmite de soupe qu'elle a confectionnée dans sa propre cuisine, des sandwiches, des boîtes de conserve mais aussi des chaussettes, des couvertures et des croquettes pour chiens. Depuis janvier 2006, avec son association La main tendue, la quinquagénaire effectue une maraude par semaine. Une soupe, un sourire, quelques mots... « Juste comme ça, pour aider un peu, résume-t-elle. Nous avons une vingtaine d'adhérents, leurs cotisations nous assurent un budget annuel et nous sommes quatre ou cinq copains à tourner pour les maraudes. » Cathy travaille directement avec le 115, le numéro d'urgence pour les sans-abri, et en relais de la Croix-Rouge, présente les autres soirs. Pourtant, pas question pour elle d'abandonner sa chère indépendance : « Je veux faire les choses à ma

manière », insiste celle que Babaz, Nathalie, Filou et les autres de la rue surnomment affectueusement leur « petite maman ».

Comme Cathy, nombre de citoyens autonomes s'organisent pour aider les personnes en difficulté. Les uns œuvrent en dehors de toute structure, d'autres se regroupent dans de modestes associations indépendamment des grands réseaux caritatifs et, le plus souvent sans financement public. « Le phénomène est assez récent, observe Jacques Malet, président de la fondation Recherches&Solidarités. Ces formes d'entraide se sont développées avec la crise économique de 2008. La précarité et la misère étant de plus en plus visibles, les citoyens ont envie d'apporter une réponse immédiate et concrète. Dans nos études, nous remarquons que, de plus en plus, les personnes préfèrent le mot "action" à celui de "bénévolat". »

Hugo, lui aussi, voulait « faire quelque chose ». En 2013, alors lycéen à Paris, il décide de porter des repas à des sans-abri. « Je ne souhaitais pas m'inscrire dans une association, j'avais envie de nouer une relation d'humain à humain, spontanée et sans



Cathy et les bénévoles de La main tendue distribuent nourriture et vêtements aux sans-abri de Poitiers (Vienne).

THEOPHILE THOUVENOT/AGENCE PICTURES

entrent en scène

LES PETITES ASSOCIATIONS INNOVANT

solidarité

« intermédiaire », explique-t-il. Pour rallier quelques bonnes volontés à sa cause, il poste un message sur le réseau social Facebook. Les réponses pleuvent mais, au final, seules sept volontaires – étudiants, cadres, retraités – sont au rendez-vous pour la première distribution. Le groupe se retrouve ensuite tous les quinze jours. L'action initiée par Hugo durera dix mois, avant de s'arrêter faute de participants.

Une solidarité de proximité

À l'instar de Hugo, ils sont des dizaines – jeunes ou moins jeunes – à lancer des appels sur les réseaux sociaux. « Internet a joué un rôle considérable dans l'essor de cette solidarité informelle, de proximité », confirme Jacques Malet. Une tendance suivie avec attention par les organisations traditionnelles. « C'est un élan très positif, qui prouve que les Français ne sont pas si indifférents qu'on le dit, se réjouit Véronique Fayet, présidente du Secours catholique. Les jeunes, en particulier, ont envie d'agir, mais ce type d'engagement pose des questions, notamment celle de la durée dans le temps. Par ailleurs, cette démarche se limite souvent au curatif. Elle traite les symptômes de la misère des personnes mais ne vise pas une transformation profonde de leur situation, comme les grandes associations, impliquées sur le long terme, tentent de le faire. »

Changer le monde ? Faire durablement bouger les lignes ? Nombre de citoyens n'y croient plus vraiment : « Beaucoup ont l'impression qu'il est impossible de transformer la situation au niveau global, analyse Jacques Malet. Tandis qu'en menant une action près de chez soi, le résultat est visible tout de suite. » Parfois, l'aspect institutionnel des grandes organisations décourage aussi les bonnes volontés, moins par défiance que

Gwenaél Morvan (à droite) en visite chez Michel, à Nantes.



par désir de simplicité. « Présenter un CV et passer des entretiens pour faire du bénévolat, très peu pour moi ! » lance Jonathan, 26 ans, chargé d'études dans un bureau d'ingénieurs, qui participe à Action Froid (lire p. 8) depuis un an. « Beaucoup regrettent la lourdeur de nos associations, considérée comme une

déperdition d'énergie et de moyens, reconnaît Jean-Christophe Combe, directeur de l'engagement et de la vie associative à la Croix-Rouge française. Pourtant, c'est cette taille critique (54 000 bénévoles et 18 000 salariés) qui nous permet d'agir comme nous le faisons, en termes de réactivité, de qualité et de quantité. »

Depuis trois ans, le Collectif des SDF de Lille (Nord) aide avec succès des sans-abri à retrouver un toit. Aujourd'hui, l'association cherche des financements pour pérenniser son action.

À Lille, la débrouille solidaire

L'ESCALIER est un peu raide mais Christophe, 44 ans, bondit d'une marche à l'autre. Fier de conduire les visiteurs jusqu'à son studio, au deuxième étage d'un immeuble de Lambersart, ville tranquille de la périphérie lilloise. 10 m² sous les toits, avec lit, télé et kitchenette : une « renaissance » pour Christophe. Il balaie son histoire personnelle en quelques mots : une jeunesse dorée, un diplôme, un emploi dans le commerce, un

mariage heureux... avant un divorce brutal en 2008. S'ensuivent la dépression, l'alcool, la dégringolade sociale. L'histoire de Gilbert Pinteau, 55 ans, n'est pas très différente même si lui, a eu « la chance de ne pas tomber dans les addictions ». Ces deux-là ont en commun d'avoir connu la rue, les nuits dehors, dans des cartons à même le sol, le froid, la peur, la honte. Gilbert « s'en est sorti » en 2011 lorsqu'une propriétaire privée a accepté de lui louer

Les grandes structures bénéficient, il est vrai, d'un savoir-faire, de moyens, de subventions de l'État et des collectivités, mais tout cela ne suffit pas à répondre à l'accroissement de la pauvreté en France. Selon le dernier rapport de la Fondation Abbé Pierre, paru début février, près de 700 000 personnes n'ont pas de domicile personnel, et plus de 141 000 d'entre elles sont à la rue. « Partout, le 115 est saturé, rappelle Brann du Senon, à l'origine du 115 du Particulier, une association indépendante. Son idée, lancée à l'hiver 2012 : mettre en relation, via Internet, des sans-abri et des particuliers susceptibles de leur fournir un hébergement. « Réunir la main tendue et la main qui a besoin d'aide, sans intermédiaire ni question

d'argent, résume-t-il. Pour l'année 2014, plus de 4 000 personnes ont ainsi été prises en charge. On ne fait pas de grands discours, mais ça marche. » Bousculées par ces initiatives, les organisations traditionnelles sont aux aguets. « Nous avons besoin de ces aiguillons, assure Véronique Fayet, au Secours catholique. Il y a une vraie complémentarité. Nos grosses associations assurent une continuité dans l'action, mais ont moins de spontanéité, moins de fraîcheur. Avec leurs fragilités, les petites associations apportent un souffle nouveau : elles ont une véritable capacité d'innovation. » Sur le terrain, les idées ne manquent pas. À Nantes, en 2007, Denis Castin et Gwenaël Morvan, deux trentenaires, conseillers en création d'entreprise,

ont décidé d'appliquer à la lettre le proverbe selon lequel les petits ruisseaux feraient les grandes rivières. Leur projet ? Acheter des appartements pour y loger, moyennant un loyer modique, des personnes privées de domicile. Pour un logement, ils réunissent cent parrains qui donnent 20 € par mois pendant cinq ans. Huit ans après sa création, Toit à Moi est propriétaire de dix appartements, et est en train d'acquérir le onzième. Une trentaine de personnes ont déjà été relogées et accompagnées par l'association, qui fonctionne sans subvention publique. « Nous ne voulons pas dépendre de financements qui pourraient être remis en cause n'importe quand, explique Gwenaël Morvan. Nous voulons surtout garder notre

un studio. Il décide aussitôt avec quelques compagnons d'infortune de créer le Collectif des SDF de Lille. « Ça a marché pour moi, alors je me suis dit que ça pouvait marcher pour les autres, raconte-t-il. On sait qu'il n'y a pas assez de logements sociaux, il faut se tourner vers le parc privé. » Problème : comment convaincre les propriétaires de louer leur bien à une personne de la rue ? Les préjugés ont la dent dure mais Gilbert Pinteau ne manque pas d'arguments. Il décline inlassablement les dispositifs existants : le Fonds de solidarité pour le logement, qui finance le dépôt de garantie, le premier loyer et l'assurance, mais aussi l'aide au logement de la Caisse d'allocation familiale. À cet arsenal, s'ajoute la présence constante du Collectif : « Nous nous engageons à nous assurer tous les mois que le locataire a bien payé son loyer, explique-t-il. S'il y a le moindre problème, nous essayons de le régler sans laisser s'accumuler les impayés. » Les premiers temps, Gilbert, qui répond aux annonces immobilières du boncoin.fr, essuie « 90 % de refus ». Trois ans plus tard, les réponses négatives sont tombées à 25 %. « Il y a même des propriétaires qui m'appellent

directement », se réjouit-il. Depuis fin 2011, plus de 150 personnes ont trouvé un toit grâce au Collectif. Christophe, qui vit du Revenu de solidarité active (RSA), est entré dans son logement le 4 février 2014 et s'est « refait une santé ». En attendant de trouver un emploi, il est bénévole au sein du Collectif où le travail ne manque pas, entre la recherche d'appartements et l'accompagnement des personnes relogées. L'association propose aussi aux sans-abri deux permanences administratives par semaine à l'Accueil de jour Frédéric-Ozanam à Lille et tous les mercredis dans le parc Jean-Baptiste-Lebas, à proximité du centre-ville. « La plupart des gens ne connaissent pas leurs droits, déplore Gilbert. Nous les aidons à trouver des solutions. » Pour la première fois, cette année, le Collectif est hébergé dans un local de l'Armée du salut et reçoit pour la période hivernale un soutien financier du département du Nord ainsi que de la Fondation Abbé Pierre. « Au 31 mars, on n'aura plus rien, redoute Gilbert Pinteau. Mais on espère obtenir de nouveaux financements. » Pour pérenniser une action qui a fait ses preuves. ■

M.-V. CHAUDON



1



2

1) Après que Gilbert Pinteau, ex-SDF, a retrouvé un toit, il crée en 2012 le Collectif des SDF de Lille.
2) Christophe, SDF, a été relogé à Lambersart avec l'aide du Collectif.

L'ENGAGEMENT EST GUIDÉ PAR LA SOLIDARITÉ

② liberté d'action, par exemple pour la durée des séjours. Les personnes vivent en moyenne deux ans dans nos appartements, mais il n'y a pas de solution miracle, donc pas de durée préétablie. Si quelqu'un a besoin de plus de temps pour se reconstruire, il reste le temps qu'il faut. »

L'entraide irrigue la société

Pour Jacques Malet, de la fondation Recherches&Solidarités, la multiplication de ces initiatives singulières est le « signe d'une société qui bouge ». La France compte 12,5 millions de personnes engagées dans une ou plusieurs associations, un chiffre qui grimpe à 20 millions si l'on inclut le bénévolat informel. « Le moteur de l'engagement, ce n'est plus la générosité mais la solidarité, il est guidé par la notion de partage », poursuit Jacques Malet. À Cholet (Maine-et-Loire), Monique, institutrice à la retraite, ne fait partie d'aucune association mais elle passe une grande partie de son temps auprès de familles africaines, réfugiées politiques. Elle les accompagne dans leurs démarches administratives et donne un coup de pouce aux enfants pour leurs devoirs. « J'ai une vie de nantie, je trouve ça logique d'aider ceux qui ont moins, confie-t-elle. J'ai tissé avec ces familles des liens d'affection extraordinaires, je reçois largement autant que je donne. » L'entraide citoyenne irrigue la société. Il suffit de constater l'engouement pour le concept de baguette suspendue, lancé en 2013, qui consiste pour le client à payer d'avance un pain pour une personne dans le besoin. Et que dire de ces millions d'anonymes qui, en toute simplicité, rendent service à leurs voisins esseulés ? Tous parlent le même langage : celui de la fraternité. ●

* Le 115 gère notamment les demandes d'hébergement.



À l'hiver 2012, frappé par le sort des sans-abri, Laurent Eyzat lance l'association Action Froid. Aujourd'hui, elle compte près de 300 bénévoles sur le terrain chaque semaine, et cultive son indépendance.

Action Froid : le bénévolat « simple et libre »

C'EST UNE PORTE grise, presque dérobée, dans une rue d'Arcueil (Val-de-Marne). Elle s'ouvre sur un joyeux capharnaüm, une ruche dans une caverne d'Ali Baba. Seule concession d'Action Froid à sa farouche volonté d'indépendance, ce local lui est prêté par la municipalité. Pour le reste, Laurent Eyzat, 50 ans, fondateur de l'association, refuse toute subvention : « Je ne veux dépendre de personne. » Son aventure caritative, il l'a entreprise en cavalier seul un soir d'hiver 2012 à Paris, où le mercure était descendu à -12 °C. « J'en ai eu marre de ne rien faire pour les gens qui mouraient

de froid dans la rue et je ne me reconnaissais pas dans les organisations existantes », explique-t-il. Il lance un appel aux dons sur le réseau social Facebook pour acheter des couvertures de survie. Les réactions affluent de toutes parts. « En quinze jours, on a lancé les premières maraudes et créé l'association, se souvient-il. Je ne m'attendais pas à ça. Quelques jours plus tard, des antennes d'Action Froid ont vu le jour dans d'autres villes. » Aujourd'hui Action Froid a 15 antennes et fonctionne toute l'année, avec 300 bénévoles qui, chaque semaine, vont



1 | À Arcueil, dans leur local, les bénévoles d'Action Froid préparent les sandwiches pour la maraude du soir.
 2 | Hassan (à gauche), boulanger à Villejuif, donne ses invendus à Laurent Eyzat, fondateur de l'association.
 3 | Camille, 20 ans, et Jonathan, 26 ans, bénévoles. Dans leurs caisses : du linge et des produits d'hygiène.

équipe avec Clémentine, 26 ans, étudiante en histoire, et Adrien, 26 ans, joaillier. Tous deux ont découvert Action Froid via Internet. « On s'inscrit et on vient à la fréquence que l'on veut, il n'y a pas d'obligation », apprécie Clémentine. Un engagement « simple et libre » auquel Laurent tient beaucoup, et qui séduit les aspirants bénévoles : les maraudeurs vont et viennent mais sont toujours suffisamment nombreux pour assurer la tournée du samedi soir. « On peut compter sur eux, confie Dédé, 68 ans, qui a installé ses sacs de couchage près de la Fondation de Rothschild. La soupe est bonne, ils sont sympas et ils font ce qu'ils peuvent pour nous aider. » Le ravitaillement est prétexte à discussion et le temps est une denrée que les bénévoles d'Action Froid offrent sans compter. Dans la soirée, sur un boulevard près de la Seine, une voiture s'arrête. Un jeune homme sort du véhicule et rejoint la maraude. Il porte un sac rempli de sandwiches qu'il a récupérés spontanément dans l'avion où il travaille. « Ils allaient être jetés à la poubelle, raconte-t-il. C'est mieux de les donner à des gens qui en ont besoin, non ? » Laurent Eyzat lui sert longuement la main, ému. Résolument indépendant mais loin d'être seul dans l'envie d'aider. ■

M.-V. CHAUDON

à la rencontre des sans-abri dans toute la France. À Arcueil, ce samedi, c'est l'effervescence. Une vingtaine de personnes préparent la maraude du soir. Tandis qu'Amaria, 32 ans, verse la soupe dans les thermos, une équipe confectionne 145 sandwiches. Un autre groupe remplit des caisses de nourriture, produits d'hygiène, vêtements, couvertures, etc. À 18 h 30, dix voitures roulent vers Paris. Chaque équipe, composée de trois personnes, a la charge d'un secteur. Laurent, lui, grimpe à bord d'un vieux fourgon pour une escale à Villejuif où Hassan, le boulanger, a mis de côté ses invendus pour

la distribution. Action Froid s'approvisionne grâce à la grande chaîne de solidarité qui s'est formée autour de l'association au fil des mois. Un supermarché lui fait don de ses invendus et Bébert, un restaurateur, prépare gracieusement la soupe. Des collectes sont également réalisées chaque mois par des bénévoles dans des magasins. Coco, 50 ans, participe régulièrement à ces opérations. Ce samedi, elle fait sa première maraude. « Cette idée de redistribuer directement ce qu'on a collecté me plaît, confie-t-elle. Contrairement aux grandes structures qui brassent beaucoup d'argent, ici il n'y a pas d'intermédiaire. » Ce soir, elle fait